Document generated on 07/06/2025 5:54 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Quelque part dans ma tête

Camille Allaire

Number 77, Spring 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3452ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Allaire, C. (2004). Quelque part dans ma tête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 7–9.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Quelque part dans ma tête

Camille Allaire

J'ai eu l'idée de tout lui dire. Ce matin-là, alors que mon corps se ratatinait allègrement dans une eau refroidie, peu de temps avant mousseuse et parfumée, l'envie m'a pris de remballer mon jonc de mariage et de disparaître. Je me suis glissé au fond de la baignoire.

Un avion. Ailleurs. Seul. Tout frais, rose comme au premier jour. Je sais quand même marcher. Je sais parler aussi. Séduire, surtout… Dans ce pays, il fait chaud, si chaud que je vais m'asseoir, tranquille, pour siroter une margarita au bord d'une plage regorgeant de seins nus et de vendeurs de petits bonheurs. Mais moi, je ne me ferai pas avoir. Je suis le plus rusé des touristes. En fait, je ne suis pas vraiment un touriste, je suis un pèlerin. Pèlerinage à la plage. Je joue des yeux et des cheveux, comme dans les films où les hommes ont la tête aussi sertie de vagues que l'océan lui-même ! À la sortie de l'aéroport, je prends le premier des huit taxis qui se précipitent sur moi et je me fais conduire à l'hôtel. Vue sur la mer, personnel *habla english*, petite savonnette et shampoing à la noix de coco. Là, je fais une sieste, pendant que la femme de chambre repasse ma chemise de soie. Le soir, des jeunes femmes au hâle chocolaté se pendent à mon bras. Je suis un danseur d'exception : le Fred Astaire du Playa Hotel.

J'ai eu l'idée de tout lui dire. En la regardant se coiffer, se poudrer et en l'écoutant se plaindre qu'elle n'aurait pas dû manger ce gâteau au fromage qui l'empêche de porter la robe verte faisant si bien ressortir ses boucles rousses, j'ai senti le besoin de tout avouer. Elle n'a rien remarqué, encore une fois. Elle jette un dernier petit coup d'œil au miroir avant de partir. Reflet ; le sien, encore et toujours. En l'attendant pour aller à une autre de ses

pénibles soirées, j'ai voulu me dévoiler. J'ai appelé le chauffeur et nous sommes partis.

Une jeep. Je suis à l'entrée d'une jungle tropicale africaine, sac au dos. Parmi tous les guides, noirs, pieds nus et parlant français, suspendus à mon ignorance et reluquant mon portefeuille, je choisis le plus avare de promesses. Celui que n'importe qui d'autre aurait évité parce qu'il a l'air de tout sauf d'un homme de confiance. Enfin, l'aventure ! Mes jambes commençaient à s'engourdir à force de faire du surplace. Jour et nuit, nous marchons dans les fougères : pieds trempés. Nous évitons de justesse les piqûres mortelles des araignées : stress. Mon guide fait danser le serpent nous menaçant de son étreinte : cœur qui se débat. Une tribu indigène nous invite à manger de la cervelle de singe et à chasser l'hyène. En visite, on ne dit mot sur le traitement. Jour après jour, je traîne ma langue par terre. Mon visage est ravagé par les insectes. Malgré ma chevelure, le soleil de la jungle fait cuire mon crâne et rôtir mes souvenirs d'elle. Disparues les soirées idiotes, défraîchie la haute coiffure, salies les mains manucurées : anciennes nos amours. Elle est demeurée à l'entrée de la jungle, quelque part où je ne retournerai jamais. J'ai envie d'être partout où elle n'est pas.

J'ai eu l'idée de tout lui dire. En revenant de cette séance de torture interminable, où pullulaient les cravates serrées, les fonds de teint trop épais et les talons trop hauts, j'ai failli le faire. Elle, elle s'est tellement amusée ; elle a discuté avec Me… et le Dr… qui étaient très impressionnés par… Ah bon ! Elle se démaquillait : cinq, dix, quinze, vingt minutes. J'étais fatigué. Je me suis endormi.

Un vaisseau. Faire partie du prochain voyage spatial expérimental, être le cobaye ultime. Je parcours des millions de kilomètres, je me rapproche de l'étoile Paradise. Je suis seul à bord de ma fusée. L'espace, rempli de trous et gazé d'étoiles, m'accueille, moi, flocon perdu. Je mange des plats faciles à préparer. J'avale des petites pilules de toutes sortes de couleurs et je me fous du temps, qui vient et repart sans moi. Enfin. L'univers me gave de petits bonheurs sans vendeurs. Pendant ma croisière

intemporelle, je n'ai aucune envie de l'imaginer avant ce jonc de mariage. Un scaphandre, un seul. Égoïsme assumé, pour une fois. Dans ma bulle spatiale, j'ai la paix. Personne à qui parler ou plutôt personne ne parle. Uranus sans Gaïa : la lignée avortée. Sur le pourtour de la galaxie, submergé d'excitation, je pense à sauter. *Ciao !* Je me retiens, il faut tout de même que je remplisse ma mission. Je suis le héros d'une quête en devenir. Pas de place pour les miroirs, pas de place pour l'attente. Il faut me sauver, laisser tomber ce qui se trouve dans une autre dimension, en dehors de ma bulle ou hors de mon contrôle. Je monte aux barricades. Du front tout le tour de mon vaisseau. J'en reprends la construction, je le décore à mon goût.

En me réveillant, j'ai eu l'idée de le lui dire, le besoin de tout lui dire. Et soudainement, lui dire quoi ? Plutôt, comment ? Il me faudrait un porte-voix ou, de préférence, un *walkie-talkie*, non, un téléphone cellulaire. Un appareil interstellaire à ondes giga-méga puissantes. Allô ? Engagé. Merde. Le courage s'amenuise. Indiana Jones a laissé ses couilles dans la jeep. Pas trop fier, pas trop motivé non plus. Je devrais pourtant avoir des choses à lui dire. Comme l'eau qui stagne trop longtemps s'évapore, la parole en pause se distille. Les crises et les adultères passés disparaissent. Au fond, il ne reste que le sel de sa présence, l'amertume d'elle. J'ai écrasé chaque rébellion naissante, et mon armée s'est finalement tue. Aujourd'hui, je pense qu'il y a bien longtemps qu'on ne s'est parlé. On s'est dit l'argent, la maison, les réceptions. On ne s'est plus dit le soleil dans nos yeux, on a oublié les bains à deux et le porto entre ses seins. De grands cheveux roux sur le lavabo, des pots de vernis à ongles dans l'armoire et mille et une crèmes anti-âge.

□

Quelque part. Une route déserte. Bob Dylan. Un vent chaud. Jeep Liberty 2003.